

vos écrits, de s'abreuver de toute la poésie de ce beau style qui renferme les plus mystérieux parfums du sentiment chrétien et de la pensée moderne dans les contours harmonieux et purs de la forme grecque. En vous, l'avenir honorera le grand esprit, de plus que lui nous avons respiré la belle âme. Tous ceux qui vous ont approché le savent, on se sentait meilleur auprès de vous ; il n'était même pas besoin d'entendre votre voix pour subir cette influence de votre cœur. Certains justes sont comme les sanctuaires dont le silence même nous remplit de religieuses émotions.

Il y avait dans votre esprit, dans sa sérénité, dans sa simplicité charmante, dans sa tendresse quelque chose de plus que chez les hommes les plus sages et les meilleurs. Votre vertu était d'une nature toute adorable et toute divine, c'était à la fois une innocence conservée et une sagesse acquise. Chez vous la docte vieillesse était restée parée de cette candeur et de ces grâces qui chez les autres ne survivent pas à l'enfance. Vous saviez sans doute que le mal existe, mais vous sembliez ne l'avoir appris que du raisonnement, votre cœur ne vous en avait rien dit, l'expérience des hommes elle-même n'eût pas suffi à vous en convaincre.

Surprit-on jamais en vous un mouvement de haine et d'ironie ? Et quel dévouement, quelle constance, quelle idéale mansuétude dans vos affections ! Ce qui ne fut chez les plus grands poètes qu'un rêve sublime de l'imagination, fut la règle et la pratique journalière de votre cœur. Si serein et si rayonnante que soit aujourd'hui votre âme dans le séjour de la paix, nous avons peine à nous la représenter plus aimante et plus pure que nous l'avons vue sur cette terre des souillures et des combats.

Comme il est vrai que nous ne vous avons jamais quitté sans nous sentir plus portés vers le bien, telle sera encore la consolation que nous emporterons de cette séparation suprême. Nous n'avons plus de vœux à former pour vous, nous n'avons plus qu'un hommage à vous rendre, c'est de conformer notre cœur à ce que le vôtre nous enseignait.

Cher et vénéré maître, vous aimiez à savoir que votre souvenir se garde dans votre ville, il vous sera doux d'accueillir le tribut de ses regrets. Celui qui parle en ce moment n'est pas le seul Lyonnais que vous ayez soutenu de votre bonté paternelle, dans les voies difficiles de la pensée, son cœur ne sera pas le seul à porter votre deuil. Recevez donc l'adieu qu'il vous adresse au nom de toutes vos amitiés lyonnaises, au nom d'une Compagnie qui n'aura pas de soin plus cher que celui de votre gloire, au nom de tous ceux en qui vos exemples et vos écrits ont agrandi le sentiment de cet idéal que vous possédez aujourd'hui dans toute sa plénitude.

Cher et vénéré maître, adieu !